Sens donné et valeur construite

Saburo AOKI

Introduction : de la pensée linguistique de Bernard Pottier

La tâche première du linguiste est d'observer, de décrire systématiquement des données empiriques ou des textes, afin de dégager l'ensemble des mécanismes permettant de construire et d'interpréter les emplois, les valeurs sémantiques du texte. C'est dire que le linguiste a besoin à la fois du travail empirique (descriptif) et du travail théorique. C'est une EVIDENCE pour le linguiste. Mais les approches et les méthodes varient selon la société, l'institution, l'école à laquelle il appartient ou son tempérament, sa culture, l'objectif qu'il assigne à sa recherche. D'où parfois la difficulté de réaliser une véritable confrontation de points de vue, ou encore de poser des problèmes communs. Le linguiste est d'emblée mis en situation paradoxale : d'un côté le langage est partagé par tous les hommes ; d'un autre côté les linguistes ne partagent pas nécessairement un même langage. Dès lors l'activité du linguiste consiste en paraphrases incessantes de dires des autres. On peut dire qu'une théorie intéressante en linguistique doit permettre d'intégrer, dans son ensemble, les autres théories en les reformulant : ce que j'appelle «la problématique de *autrement dit*».

La présente contribution est issue directement de la discussion que j'ai eue avec Monsieur Bernard Pottier, professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne, lors de la séance extraordinaire de la Société Japonaise de Linguistique Française tenue le 15 mai 1993 à l'Université Sophia. La théorie de Pottier me paraît intéressante et stimulante précisément parce qu'elle permet de placer au juste tous les éléments touchant l'activité du

langage : c'est une théorie intégrante, qui *n'exclut pas.*

Le modèle de Bernard Pottier peut être caractérisé par les points suivants :

(1) il est essentiellement sémantique : la syntaxe est au service de la sémantique.

(2) il est dynamique et évolutif : en prenant en compte les mouvements onomasiologique et sémasiologique, il met en place la représentation mentale (monde référentiel→perception→conceptualisation) qui va être la base de la sémiotisation (choix de signes).

(3) il est abstrait et général : il essaie de rendre compte de l'ensemble des activités signifiantes de l'homme sans conférer de privilège à une langue déterminée ; quelles que soient les solutions adoptées par les langues, elles font intervenir la formulation du propos, la thématisation, la focalisation en tant qu'opérations abstraites et générales.

Le modèle de Pottier met en place son propre paradigme et sa problématique, construisant le dedans et le dehors du contour linguistique sans rester enfermé définitivement à l'intérieur de la langue. C'est là une différence cruciale d'avec le modèle de Chomsky ou la grammaire générative qui est fondamentalement syntaxique et qui se veut être au maximum pure et homogène ; ce dernier est exclusif et éliminatoire. Ce sont deux positions diamétralement opposées.

1. Noèmes ou éléments universaux du sens

Le problème, en fait, concerne le rapport existant entre le caractère universel du sens et la diversité des langues (ou des mots). Pottier pose comme hypothèse de travail la pré-existence ou l'existence *a priori* de ce qu'il appelle *noème.*

> Au-delà de la langue (ou compétence), on doit se référer à un *niveau conceptualisé,* celui qui est justement mémorisé (on ne retient pas des mots, des phrases, mais *du sens*). C'est le lieu des *noèmes,* ou

des éléments de sens déliés des langues naturelles. (*TAL* p. 16)

Il est possible de distinguer l'ensemble des noèmes, en les regroupant en cinq classes : EXISTENCE, CARACTÉRISATIONS, LOCALISATIONS, HIÉRARCHIE, MODULATIONS. (cf. *TAL* p.82) A ce niveau, l'expérience de l'homme a "un univers des formes commun". (*SG* p. 72) Quelle que soit la langue, elle représente à sa propre manière les relations de ces formes abstraites et laisse des traces linguistiques sous des formes très variées.

Cette caractérisation du noème mène à considérer que le domaine noémique est un construit théorique auquel on n'a pas d'accès direct, au delà duquel on ne peut plus remonter analytiquement, et qui permet d'engendrer la diversié des expressions linguistiques. Il se situe alors à la frontière entre le cognitif et le linguistique.

La question qui se pose est de savoir si chaque langue traduit sous diverses formes des expériences ou des états de choses communs à tous les hommes. Autrement dit, peut-on parler d'une même expérience avec deux langues différentes ou même avec deux expressions différentes d'une même langue? La réponse de Pottier serait positive, parce que les hommes communiquent entre eux, non avec des mots, mais avec des pensées. Par exemple, le fait que le chat regarde le poisson doit être pareil aux yeux de tous dans la mesure où il relève de l'ordre de la pensée, mais chaque langue permet de réaliser plusieurs formes linguistiques, suivant les visées de l'énonciateur, les variations temporelle, aspectuelle, modale, etc.

Je voudrais pour ma part m'interroger sur le statut du mot «chat» qui désigne une entité. Pour Pottier, sur le plan de la perception-cognition, l'entité est une EVIDENCE, c'est-à-dire qu'elle a «caractère de ce qui s'impose à l'esprit avec une telle force qu'il n'est besoin d'aucune autre preuve pour en connaître la vérité, la réalité» (*Petit Robert*). Mais cette évidence qu'est le chat est sûrement locale et sujette à changement selon les expériences accumulées ou les visions du monde de chaque individu. Ce qui est EVIDENT, c'est qu'il y a quelque chose (ou quelque être) à

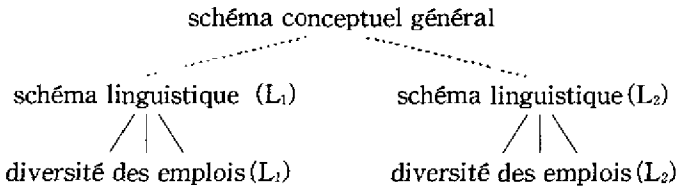
l'égard duquel l'homme éprouve quelque sensation (ou quelque sentiment). Il s'agit d'un objet qui est imposé dans le temps (la durée) et qui n'a pas encore eu son nom. On peut appréhender cet objet (disons objet de perception ou de conscience) au moyen de la désignation (appellation) par le signe «chat». Or le mot «chat» est selon Pottier un ensemble des sèmes virtuels, spécifiques et génériques. Autrement dit, au niveau de la *langue* est inscrit tout un ensemble de propriétés sémantiques caractérisant le concept de «chat». Par conséquent, dire qu'il y a un chat, cela revient à attribuer à l'objet de perception qu'on nomme CHAT l'ensemble des propriétés sémantiques virtuels, constitutifs du signe. En fin de compte, l'entité évidente qu'est le chat est saisie à travers un *événement linguistique* qui fonde l'activité langagière de l'homme. Au fond c'est la première prédication permettant de représenter une OCCURRENCE au sens étymologique du terme de l' «objet-chat». Un signe linguistique peut être caractérisé par la mémoire collective d'expériences et de pensées humaines. Dans cette mesure, appeler un chat «un chat», c'est déjà à la fois la source du malentendu et de la compréhension partagée entre les individus.

On peut dire du signe linguistique qu'il sert d'accès au niveau conceptuel ou cognitif (y compris la perception, la sensation, les expériences, la mémoire, etc.), ou encore au niveau de la pensée. Il existe certes des pensées qui ne traversent pas le langage (Pottier cite très volontiers la pensée d'Albert Einstein). Mais le signe est nécessairement la trace laissée par l'activité du langage. Par conséquent la voie à prendre pour le linguiste est celle par laquelle on remonte et reconstruit ce qui se passe mentalement. Afin d'arriver à représenter les schémas conceptuels abstraits, il faudra à mon sens montrer, sinon démontrer, le processus par lequel on arrive à les dégager.

2. Les schémas linguistiques : cas de ENCORE et de MATA

Mes hypothèses sont les suivantes : (1)le schéma conceptuel est indispensable, mais il est *en deça de* toute réalisation linguistique ; (2) chaque langue a ses propres représentations schématiques, nécessairement

spécifiques ; (3)le schéma de chaque langue permet selon les environnements appropriés de créer divers emplois.



(fig. 1)

Il s'ensuit que la linguistique contrastive s'impose. si deux séquences arrivent à exprimer une même chose, il faut rendre compte du cheminement par lequel on passe.

Le problème précis que j'aborderai ici illustre en effet ces hypothèses. Il s'agit du problème posé par l'adverbe français ENCORE et un de ses homologues japonais MATA.

ENCORE et MATA prennent une même valeur sémantique dans les exemples suivants :

(1) Pierre a encore manqué le train.

(2) Pierre-wa mata densha-ni noriokure-ta.

(Pierre-thème MATA train-à monter-tarder-passé/accompli)

Dans les deux cas le problème en question est l'ajout d'un événement (une occurrence) de plus. Les deux adverbes semblent permutables. Mais comment peut-on justifier l'équivalence sémantique de ENCORE et de MATA dans ce cas précis? Pour comparer ces deux adverbes, il faudra considérer l'ensemble des emplois de ENCORE et de MATA et mettre en évidence le sémantisme de base (de puissance) ou le schème fondamental.

Pour ce qui est de ENCORE, on peut déduire des observations sur cet adverbe un sémantisme constant qui peut se résumer par la formule suivante : "on a un événement et on s'aperçoit que ce n'était pas le dernier

événement ; ce n'était pas la fin, ce n'était pas la limite". Bref "ce n'était pas le dernier point". Ainsi est-il possible d'interpréter l'ex. (1) de la manière suivante : "Pierre a manqué le train, et je m'aperçois que ce n'était pas la dernière fois." Essayons de rendre compte d'autres emplois de ENCORE.

(3) Comment! Vous travaillez ENCORE à cette heure-ci?
(*Dictionnaire du françis langue étrangère* Niveau 2)

(4) Colette participe, de son fauteuil, à la vie littéraire et écrit ENCORE deux ouvrages.
(Colette, *La femme cachée*, p. 8)

(5) Il nous met tous en retard et, ENCORE c'est lui qui proteste.
(*Dictionnaire de français 3500 mots*)

(6) Si ENCORE j'avais eu le temps!

Je gloserai ces quatre exemples respectivement par les formules suivantes :

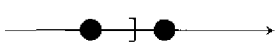
(3') Je constate que vous travaillez et que ce n'était pas fini, ce n'était pas le terme du procès/vous-travailler/.

(4') Colette a écrit des ouvrages, mais ce n'était pas le nombre d'ouvrages atteint au maximum, elle en a écrit deux de plus.

(5') "Il nous met tous en retard" est un reproche, et ce n'est pas le dernier sujet de reproche, il y a la suite.

(6') Aucun souhait n'était exhaussé, aucun souhait n'est plus valable. Si c'était mon dernier souhait valable!

En dernière analyse on peut dire que ENCORE implique la négation de NE-PLUS et l'annulation de celle-ci. On pourrait proposer grosso modo le schéma suivant.



Comment fonctionne le mot MATA en japonais? Il convient, pour éclairer son fonctionnement, de repérer son sens étymologique. MATA renvoie à ce qui a forme de bifurcation. D'où les sens nominaux tels que "carrefour", "croisement", "fourche", "enjambement", etc. Le sens est en quelque sorte iconique, et peut être représenté en figure ainsi :

La relation de MATA avec le sens itératif paraît claire : en partant d'une branche Xi, on construit une autre branche de même nature Xj. D'où la valeur de répétition ou d'itération de l'ex. (1) : on met en œuvre la construction d'une occurrence distinguée du même type d'événement.

Quelles sont les autres emplois de MATA? Voici les exemples de base :

(7) connecteur (en plus, d'autre part) : P mata Q
kare-wa idaina seijika dat-ta. MATA kômyôna shokubutugakusha toshite shirareteita.
(Il était un grand homme politique. Il était aussi connu comme un éminent botaniste.)

(8) emphatique (très) :
(en buvant un bon vin blanc) kore-wa MATA umai (ikeru).
(Mais c'est bon!)

(9) remise en cause :
MATA dôshite gakkô wo yameru koto ni shita no?
(Mais pourquoi as-tu décidé d'abandonner tes études?)

En(7), il y a deux propositions : la première exprime la qualité, la valeur de l'homme en question. MATA exprime dans une seconde proposition que tout en restant dans le même domaine de la prédication de la qualité, on introduit un autre aspect, une autre valeur. Autrement dit, on

apporte une qualité à l'homme en question sous un autre angle.

En(8)on a affaire à l'intensité de la propriété/être bon/. Par rapport au degré ordinairement attendu par le locuteur, MATA permet d'introduire un degré distingué, qui n'est pas ordinaire. D'où l'interprétation "c'est particuliérement bon", "c'est inouï" ou encore "mais c'est bon!".

En(9) on construit une interrogation de type rhétorique. Le locuteur ne veut pas accepter le fait que "tu as décidé d'abandonner tes études", tandis que si l'on avait omis MATA, cela aurait été une simple question d'information. Du point de vue du locuteur, on peut supposer qu'il y a des faits, des événements qu'il peut ordinairement accepter, supporter, considérer comme naturels. C'est un domaine ou une zone à la quelle on peut associer la "branche X". Or MATA permet de construire une autre branche qui est distinguée de la branche X. Les événements associés à cette branche distinguée peuvent être considérés comme "non naturels", "pas ordinaires", "inadmissibles", "pas normaux", etc. C'est ainsi que dans le cas de (9), le locuteur, considérant que "l'abandon de tes études" est inadmissible, n'arrive à y associer aucune raison.

Il est à remarquer que MATA est très fréquent dans le langage de tous les jours:

(10) A: Kono ie ni wa yûrê ga iru nda.
B: MATA....!
(A: Il y a des revenants dans cette maison.)
(B: Pas vrai...! (Pas possible/ tu n'es pas sérieux/ qu'est-ce que tu racontes!)

On voit clairement que MATA fait apparaître une branche distinguée qui est caractérisée comme "pas possible" par rapport à "possible", "impensable" par rapport à "pensable", "pas sérieux" par rapport à "sérieux".

Le schéma de "fourche" est donc très parlant et productif. En résumé on a trois cas de figure:

(I) le type ET
une branche rejoint à l'autre : (1) ＼ (2) ／ ⇒ (3) ≻—
(II) le type OU
deux branches co-existent et se distinguent : —≺
(III) le type MAIS (passage d'une zone à l'autre)
une branche se distingue (est expulsée) de l'autre : ∨

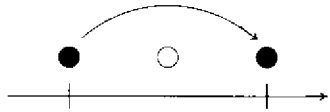
3. Essai d'abstraction

Il est indubitable que les adverbes qu'on vient d'examiner ne connaissent pas le même mode de construction. ENCORE et MATA ne partagent pas le même signifié de puissance ou le schéma de base. Cependant il arrive que dans un certain environnement ils aboutissent à un résultat comparable. Pour qu'on puisse comparer la signification qu'expriment les énoncés de ENCORE et de MATA, il faudra rechercher un schéma plus abstrait permettant de recouvrir les schémas représentés par ces duex termes. Il s'agit donc d'un schéma conceptuel au degré d'abstraction plus élevé, qui n'est pas immédiat, qui est délié des faits de langue.

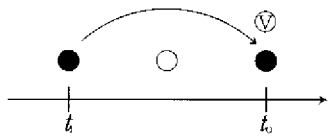
On s'aperçoit que pour l'emploi itératif de ENCORE et de MATA, on a deux événements (plus précisément deux occurrences d'événement), différents du point de vue de la localisation spatio-ltemporelle, et identiques du point de vue du contenu : on a une AUTRE occurrence d'une MEME propriété. Là apparaît la problématique du MEME et de l'AUTRE. Le mot ENCORE permet de construire l'état de NE-PLUS (c'est donc l'ordre de «AUTRE» et d'établir le rapport d'identité, ou d'équivalence avec l'état d'avant de NE-PLUS. Ainsi on peut rendre compte de l'emploi dit pragmatique de ENCORE, qui implique la ré-identification du contenu de la pensée préalable : le *Trésor de la Langue Française* (*TLF*) donne le sens de "tout bien réfléchi".

(11) Une côte de bœuf n'est pas pour me déplaire. Tout de même c'est encor vous que je préfère. Je le dis bien haut.
(Penchon, *Muse cabaret,* 1920, cité par *TLF.*)

Sur la base de la figure proposée précédemment (←●]—●→), il sera possible d'élaborer une représentation du schéma de ENCORE à l'aide du schema suirant :



ENCORE implique en dernière analyse l'identification de deux points par la traversée de NE-PLUS (●=●). La spécificité locale de cet adverbe dans le système de français, c'est qu'il implique (1) un point de visée fixe (soit en To) ; (2) la préconstruction de la situation antérieure (soit en Ti<To) comme facteurs constitutifs constants : ENCORE implique fondamentalement (1) le jugement, (y compris le constat) du locuteur (la validation subjective) et (2) l'évolution de la pensée en deux instants : l'actualité d'abord, et la mise en relation de celle-ci avec la mémoire.



La diversité des emplois de ENCORE tient à la variabilité du contenu exprimé par la situation antérieure en mémoire : avec un procès discontinu (accompli), on a la valeur du type "il est encore en retard", avec un procès continu (inaccompli), la valeur "il est encore là", avec la quantité d'objets ou le degré d'intensité, la valeur du type "encore un café, encore plus belle", avec une classe d'arguments, la valeur du type "et encore!, encore faut-il que...", avec un contenu de jugement, la valeur du type "C'est encore vous que je préfère", etc.

Quant à MATA, la représentation paraît plus rudimentaire : il s'agit simplement d'un schéma de bifurcation comme on l'a vu plus haut. La

classe des instants, le point de visée ne sont pas inscrits *a priori* dans le schéma de MATA Autrement dit, le chemin bifurqué n'est pas ordonné, si bien qu'il n'y a pas de flèche dans le schéma. Mais si on a affaire à deux événements qui se produisent en plongeant le schéma dans le domaine aspect-temps, on obtient le sens itératif. Le schéma de MATA permet de produire le sens de DE PLUS, D'AUTRE PART, AUSSI dans le domaine inter-propositionnel ; l'effet d'intensité ou le haut degré dans le domaine de propriété notionnelle graduelle ; et enfin le sens modal de "pas possible" ("impensable") dans le domaine modal du type appréciatif.

En guise de conclusion

De ce qui a été observé et interprété, ne serait-ce que de façon extrêmement sommaire, il est possible d'énoncer que les marques de chaque langue offrent, de leur propre manière, des schémas permettant de construire la diversité des valeurs définies à l'intérieur de chacune des langues. Ce sont donc des schémas nécessairement spécifiques, caractérisés par la langue donnée. Mais on peut et on doit remonter en deça de la configuration schématique qu'on a pu reconstruire à travers des données observées. C'est là qu'on entre dans le domaine conceptuel ou cognitif, délié des faits de langue. En l'occurrence, pour le sens itératif, nous avons rencontré le problème de la construction des occurrences d'événement et celui de la mise en ordre dans le temps. ENCORE et MATA ne représentent pas le même mode de mise en relation de deux événements. Toutefois les deux arrivent à reconnaître l'identité de deux occurrences dintinctes à travers le temps. Ici on se rappellera la citation plus haut de Pottier : ***on ne retient pas des mots, des phrases, mais* du sens.** Le locuteur ne retient certainement pas en mémoire le fonctionnement des adverbes ENCORE et MATA, mais bien l'itération des faits. A mon sens, ce qui a apparu régulièrement au fond, c'est que le locuteur *DISTINGUE* deux situations (événements) et qu'il les *IDENTIFIE* l'une à l'autre. Autrement dit, se présentent de façon tout à fait cruciale sur le plan cognitif la problématique du MÊME et celle de l'AUTRE. En toute géné-

ralité on peut dire que celles-ci sous-etentendent toute activité du langage et de la pensée humaines. L'homme essaie sans cesse de saisir le sens par rapport à soi, au monde, à ses expériences, etc., en terme de *ADEQUATION* ou de *TELEONOMIE.* Dans cette condition le sens n'est absolument ni donné, ni inscrit *a priori* au cerveau, mais bien construit en fonction du MEME et de l'AUTRE et il donne naissance à une valeur.

Le schéma linguistique en tant que tel n'a pas de sens, mais c'est précisément lui qui permet de construire des *valeurs* sémantiques (interprétations).

Bibliographie

Pottier, B. (1987) : *Théorie et analyse en linguistique,* Paris, Hachette (cité *TAL*).
Pottier, B. (1992) : *Sémantique générale,* Paris, PUF (cité *SG*).